

Comprendre les dynamiques d'un territoire qui n'existe plus : quelles alternatives au terrain pour l'étude d'un espace sur le temps long ?

Robin Cura¹, Julie Gravier¹, Lucie Nahassia¹

¹ UMR Géographie-cités / Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Mots-clés — Terrain alternatif; Dynamiques spatiales; Temps-long; Terrains du passé

Résumé

La discussion que nous proposons découle d'une caractéristique commune rencontrée dans le cadre de nos thèses : travaillant tous trois sur l'analyse de transformations socio-spatiales de systèmes de peuplement survenues sur le temps très long (plusieurs siècles à plusieurs millénaires), nos terrains d'étude recouvrent des espaces du passé. Seulement quelques traces observables en subsistent, telles que des orientations et des formes viaries inaltérées, des monuments historiques ou encore des vestiges archéologiques. Somme toute, des données bien insuffisantes pour facilement appréhender l'espace étudié tant globalement que dans ses spécificités. Cette carence dans l'appréhension directe de nos espaces d'étude ne peut pas, en outre, être compensée par un recours à d'éventuels acteurs puisque leur durée de vie est de fait largement inférieure au temps long de nos objets d'étude. Les possibilités d'enquêtes de terrain nous étant limitées, nous ne pouvons dès lors aborder nos espaces qu'à partir de sources indirectes, ancrant notre démarche dans « une [recherche] de seconde main » (Claval, 2013).

Face à ce constat, peu fréquent en géographie, nous proposons une réflexion croisée sur nos rapports à des terrains « infréquentables » physiquement, et donc *a priori* alternatifs vis-à-vis de la « géographie de terrain » qui prédomine aujourd'hui.

Nos expériences de recherche s'attachent à des espaces et des échelles divers. Lucie Nahassia travaille sur la dynamique intra-urbaine à partir des localisations des activités en ville à travers le cas de Tours du 1er au 21e siècle. Elle s'appuie pour cela sur des sources collectées par des archéologues de l'urbain, provenant en particulier d'éléments matériels issus de fouilles archéologiques, compilées sous forme de bases de données. Ces sources sont ensuite complétées par des discours d'experts : entretiens avec des spécialistes de l'histoire de Tours et bibliographie historique, archéologique et géographique sur la ville.

Julie Gravier cherche à comprendre la trajectoire de la ville de Noyon au sein du système urbain du nord de la France dans lequel la ville s'inscrit (également du 1er au 21e siècle). Ses données sont issues de ses propres fouilles archéologiques, de documents iconographiques et textuels d'archives, et de la documentation de synthèse historique relative aux villes étudiées - écrite majoritairement par des archéologues et des historiens.

L'aire d'étude de Robin Cura est plus large et imprécise : il cherche à modéliser les transformations spatiales génériques s'étant produites en Europe du Nord-Ouest, entre le 9e et le 12e siècle, à partir d'un exemple illustré par la région de Tours. Cette modélisation se fonde entièrement sur des

entretiens réalisés dans le cadre d'une collaboration avec des experts historiens et archéologues, eux-mêmes appuyant leurs discours sur des données issues de fouilles et de sources textuelles.

Tant dans les régions que dans les échelles, les sources de données et les modes de collecte de l'information, nos trois objets de recherche sont distincts. De même, nos approches pour les traiter sont multiples. Depuis l'observation et l'exploration des données jusqu'à la simulation informatique, en passant par les méthodes de (géo-)statistiques descriptives et d'analyses factorielles, nos outils méthodologiques et nos manières de synthétiser nos terrains diffèrent grandement. Toutefois, dans cette diversité, nous sommes confrontés à des questionnements semblables face au terrain.

Tout d'abord, contrairement à un espace d'étude contemporain, les territoires que nous étudions n'existent plus et nous sommes dans l'obligation de reconstruire ce qui a existé à un moment donné dans le temps. Nos terrains ne sont pas des observables mais des construits. De ce fait, nous n'entretenons un rapport ni perceptif, ni sensible au terrain : ne pouvant pas nous y rendre physiquement, nous recréons nos terrains, qui sont donc mentaux, voire virtuels dans le cas de l'utilisation de la simulation multi-agents par L. Nahassia et R. Cura.

Ensuite, contrairement à de nombreuses études sur les systèmes de peuplement actuels, la définition de notre terrain ne peut pas être établie *a priori* sur la base de maillages territoriaux identifiés à un moment donné tant ces derniers ont pu évoluer au cours des périodes étudiées : la « commune de Noyon » n'a pas de sens sur 2000 ans. Pour que le terrain que nous choisissons ait un sens par rapport à nos objets de recherche, nous sommes dans l'obligation de questionner et d'étudier nos aires d'étude avant de définir spatialement un espace de référence. De ce fait, bien que nos objets de recherche et nos approches méthodologiques nous ancrent dans le champ de la géographie théorique et quantitative, il nous semble que notre rapport au terrain s'en démarque en proposant une vision alternative des manières de le définir, finalement proche d'une géographie plus qualitative.

Enfin, nos sources sont principalement secondaires ou tertiaires (par entretien avec des experts). En ce sens, « ce qui fait notre terrain » peut se rapporter à une posture d'ethnographe - comme celle exprimée par Yann Calbérac (2011) dans son travail épistémologique, qui définit son terrain à travers « les géographes [qu'il] interroge [et qui] produisent des espaces lorsqu'ils font du terrain ». Comme lui, nous estimons avoir « bel et bien un terrain même si [nous] ne [pouvons] le fréquenter » (*ibid.*).

Nos terrains, si particuliers car ancrés dans le passé, sont donc alternatifs vis-à-vis de notre cadre théorique de référence. Pour autant, l'outillage que nous déployons pour les construire ne s'inscrit-il pas finalement dans une tradition classique, antérieure à la géographie de terrain, de « géographie de cabinet » telle que définie (*ibid.*) par Paul Claval ?

Références

Calberac, Yann, « Le terrain des géographes est-il un terrain géographique ? Le terrain d'un épistémologue », *Carnets de géographes*, 2 (2011).

Claval, Paul, « Le rôle du terrain en géographie. Des épistémologies de la curiosité à celles du désir », *Confins* (2013).